

## « Mon petit doigt m’a dit... » Interprétation des phrases verbales se rapportant au corps

NÚÑEZ-LAGOS Carmen  
Univ Lille Nord de France, F-59000 Lille, France  
UdL3, STL, F-59653 Villeneuve d’Ascq, France  
CNRS, UMR 8163

### Introduction

Le recours à des expressions impliquant le corps dans sa globalité (gestes, mouvements) ou ses parties (organes, parties du corps), pour décrire une attitude ou un état d’esprit saillants, est un phénomène de langage récurrent et vécu comme naturel chez les locuteurs d’une langue. Les signes linguistiques désignant une réalité manifestée, tangible –celle du corps– apparaissent comme un moyen efficace pour référer à une notion abstraite de nature plus ou moins complexe et relevant du plan psychique, émotionnel ou comportemental de l’homme. À première vue, nous pouvons, en effet, saisir la différence d’actualisation référentielle entre « Jean a des croûtes dans le nez » et « Jean a le nouveau collègue dans le nez ». Dans le premier cas, le locuteur affirme la présence physique de quelque chose à l’intérieur du nez du sujet, alors que, dans la deuxième phrase, le fait d’avoir quelqu’un dans l’organe nasal n’est pas envisagé matériellement, car le complément objet est une personne. Cependant, la phrase n’en est pas moins interprétable : on comprend clairement que le nouveau collègue insupporte Jean. Il émane de cet emploi un sens plus abstrait que les locuteurs de la langue ont appris à déceler naturellement à partir de ce qui est évoqué matériellement. Nous nous intéressons donc ici aux constructions verbales corporelles telles que « rester en travers de la gorge », « les doigts dans le nez », « prendre son pied », « mon petit doigt m’a dit », « avoir les boules », etc., des phrases que l’on appréhende souvent en discours d’un point de vue non physique, dans le sens que l’on a coutume d’appeler « non littéral » ou « figuré ». Le potentiel extra-linguistique des mots de la phrase semble alors ne pas être exploité.

Où ces phrases descriptives trouvent-elles leur double lecture référentielle? Dans quelle mesure peut-on parler de « sens littéral » et de « sens figuré » ? De quelle façon le lien entre une interprétation matérielle et une interprétation plus abstraite est-il assuré?

Nous commencerons par examiner ces locutions verbales dans un cadre plus général, afin de clarifier la nature –linguistique ou pragmatique– du sens « imagé » ou « métaphorique » qui leur est attribué traditionnellement.

Ensuite, après avoir passé en revue l’approche étymologique, nous trouverons, à travers le sens des parties du corps, un fondement de type somatique au contenu de nos expressions.

Enfin, nous présenterons la valeur symbolique du corps comme une réalité autorisant une double lecture de nos expressions, à deux niveaux référentiels.

## **I. Lecture « non compositionnelle » ou « figurée » et expressions liées au corps**

Les constructions verbales qui nous occupent ici ont pour principale particularité le fait que la référence des mots (ou d'une partie des mots) qui les composent n'est pas forcément actualisée en discours par la réalité tangible qu'elle est censée désigner. L'interprétation qui en découle ne semble pas être strictement référentielle. Cette particularité n'est pas exclusive des constructions impliquant le corps mais est plus largement partagée par d'autres suites de mots tout aussi récurrentes, dont la compréhension ne résulte pas de la somme de l'actualisation référentielle de chaque mot, p. ex. *travailler du chapeau, casser la baraque, vivre d'amour et d'eau fraîche...*

Partant de l'idée selon laquelle le sens d'une séquence est le produit de celui des éléments composants, des linguistes comme GROSS considèrent que les expressions ne pouvant être interprétées que par un sens global relèvent d'une « lecture non compositionnelle » ou « non littérale ».

Mais, dans les langues, il existe un grand nombre de suites qu'un étranger ne peut pas interpréter littéralement, même s'il connaît le sens habituel de tous les mots qui les composent. Il en est ainsi de la phrase suivante :

*La moutarde lui monte au nez*

Le sens « ordinaire » des mots de cette phrase ne permet pas de conclure que la phrase dans son ensemble signifie que l'on parle d'une personne qui se fâche. Nous dirons que cette phrase n'a pas de lecture compositionnelle. (GROSS, 1996 : 11)

Dans l'emploi le plus courant de la phrase « La moutarde lui monte au nez » (cf. citation *supra*), l'opération de *monter au nez* en parlant de *la moutarde* n'est pas effectivement vérifiée. Sans aucune explication particulière, un locuteur non francophone décèlerait difficilement le sens « non compositionnel » de cette expression, *i.e.* l'état d'énerverment croissant d'une personne pouvant mener à une explosion de colère (GROSS, 1996 : 10).

GROSS considère ce type d'expressions comme « sémantiquement opaques » ou « sémantiquement figées », par opposition au sens « transparent » d'autres suites de mots, qui est fonction uniquement du sens des unités qui les constituent, comme dans l'exemple « L'enfant a mangé le gâteau » cité par l'auteur (1996 : 10). L'« opacité sémantique », ainsi que les diverses contraintes lexicales, syntaxiques (possibilités transformationnelles) et d'actualisation référentielle des compléments, peuvent être présents à différents degrés dans une phrase (ou dans un syntagme de niveau inférieur, tel un groupe nominal). Ce sont là des critères permettant de reconnaître des constructions verbales plus ou moins figées syntaxiquement ou sémantiquement, allant des groupes verbaux libres (comme dans « l'enfant a mangé le gâteau ») aux locutions

verbales entièrement figées, comme « croquer le marmot » dans son emploi le plus fréquent<sup>1</sup>.

Cependant, comme l'auteur lui-même l'indique (1996 : 11), il arrive souvent que les constructions « figées » se prêtent à une lecture « compositionnelle », sans que leur morphosyntaxe en soit pour autant modifiée :

Mais le plus souvent, une suite donnée peut avoir deux lectures possibles: l'une est transparente et l'autre opaque. Cela s'applique à une phrase comme :

*Les carottes sont cuites*

qui signifie que les légumes en question sont prêts à être mangés (sens compositionnel) ou que la situation est désespérée (sens opaque).

Une expression comme « Les carottes sont cuites » n'a donc pas d'interprétation prévisible avant son emploi en discours. On se rend compte que ce que GROSS entend par figement sémantique d'une structure provient davantage de ses conditions d'emploi –de facteurs donc pragmatiques– que d'un sens préétabli en langue, inhérent à l'énoncé : c'est bien le contexte, dans la situation d'énonciation, qui permet d'attribuer une interprétation « figée » ou non de la construction. D'ailleurs, certaines situations de communication favorisent une double interprétation simultanée de la structure, comme on peut le noter dans l'exemple (1) avec « j'ai les boules » :

(1) J'ai « les boules » c'est le cas de le dire. [...]. Pour résumer j'ai trouvé une boule douloureuse au pli de l'aîne en prenant ma douche il y a 6 jours.<sup>2</sup>

La construction verbale « avoir les boules » est fréquemment comprise dans son sens « non littéral », étant donné le caractère peu ordinaire de ce phénomène physique –c'est un phénomène saillant. Par cette phrase, on comprend que le sujet de l'opération doit vivre avec une situation qui lui cause une profonde contrariété ou qui lui fait peur. Mais, dans ce contexte, par l'adjonction en fin de phrase de l'expression méta-interprétative « c'est le cas de le dire », le locuteur fait mention spéciale du caractère matériel du phénomène qui se vérifie dans son corps de façon casuelle.

En quoi peut-on parler finalement de « sens habituel » d'une suite de mots?

Nous avons pu remarquer que pour GROSS, dès lors que la capacité référentielle d'un mot de l'expression n'est pas exploitée en discours pour référer à un objet particulier, le mot n'est pas employé dans son « sens ordinaire », « habituel » ou « littéral » (cf. citation *supra*). Vraisemblablement, pour cet auteur, le sens d'un mot découlerait de la réalisation de sa capacité référentielle. La conception de la notion de « littéralité » ou « sens habituel » des mots d'une phrase, par opposition à un sens

<sup>1</sup> « Une locution est un syntagme (nominal, verbal, adjectival, adverbial) dont les éléments composants ne sont pas actualisés individuellement et qui forme un concept autonome, que le sens global soit figé ou non » (GROSS, 1996 : 154). Pour le détail des paramètres de figement caractérisant les locutions verbales, cf. GROSS (1996 : 78-88).

<sup>2</sup> Exemple tiré de : [http://forum.doctissimo.fr/sante/sante-libre/boules-poster-sais-sujet\\_161416\\_1.htm](http://forum.doctissimo.fr/sante/sante-libre/boules-poster-sais-sujet_161416_1.htm), (message sur forum, 07-10-2008).

« non compositionnel » ou « opaque », repose donc sur la possibilité d'envisager ou non l'attribution des référents du lexique dans le monde concret, en situation de communication. Notre avis, cependant, est que le fondement de cette distinction est, à nouveau, de nature pragmatique et non linguistique, car elle relève de l'utilisation référentielle des mots. En effet, le contenu sémantique de l'énoncé ne favorise pas une interprétation plutôt que l'autre, il est ainsi fait qu'il autorise les deux.

Comment en arrive-t-on à une interprétation métaphorique de l'énoncé ?

La vision référentielle du sémantisme, qui consiste à identifier un signifié avec sa capacité à référer, est souvent adoptée dans les descriptions linguistiques<sup>3</sup>. Elle implique l'idée qu'un mot aurait pour vocation de désigner un segment de réalité et que les phrases seraient destinées à décrire des états de fait vérifiables. Ainsi, lorsque les référents potentiels de la phrase ne se voient pas actualisés concrètement en situation d'énonciation, les auteurs parlent traditionnellement de « sens figuré » ou « métaphorique » de l'énoncé. De ce point de vue, les énoncés dits « métaphoriques » se distingueraient linguistiquement des autres, principalement par une association de termes « transgressive » qui entraînerait la « fausseté » sémantique de leur prédication<sup>4</sup>, comme dans l'exemple (2), où l'on met en rapport deux concepts incompatibles : le fait que Nicole RICHIE est un être humain et qu'elle a un bébé dans la gorge, c'est-à-dire un autre être humain et non des aliments. D'où la tendance à distinguer deux sens aux énoncés métaphoriques : un sens correspondant au contenu propositionnel ou « sens littéral » et un autre équivalent à la comparaison correspondante, en l'occurrence « Son bébé lui est resté comme en travers de la gorge ».

**(2) « Nicole Richie a le bébé en travers de la gorge »**

Son bébé lui reste en travers de la gorge à la nouvelle maman Richie. La copine des 400 coups de Paris Hilton a un gros coup de blues.<sup>5</sup>

Cependant, ces critères linguistiques sont insuffisants pour justifier la nature métaphorique d'un énoncé. En effet, la fausseté sémantique d'un énoncé n'est pas une condition nécessaire ou suffisante pour que l'on puisse parler de métaphore. D'une part, on trouve des associations lexicales « incompatibles » dans d'autres types d'énoncés, ceux par exemple comportant des oxymores –cf. (3).

**(3) Par ma foi, voilà un beau *jeune vieillard* pour quatre-vingt-dix ans. (MOLIERE, *Le malade imaginaire*, 1673, scène 10, acte III).**

<sup>3</sup> Pour une description de cette tendance méthodologique, cf. CHEVALIER (1980) et LAPAIRE (1994).

<sup>4</sup> KLEIBER (1999) utilise les termes de « transgression » et de « délit littéral » pour caractériser la métaphore.

Pour une présentation et une critique de cette conception, cf. MOESCHLER et REBOUL (1994).

<sup>5</sup> Exemple tiré de <http://www.staragora.com/news/nicole-richie-a-le-bebe-en-travers-de-la-gorge/70501>.

D'autre part, on peut construire un énoncé qui soit métaphorique et, à la fois, vrai dans la description de la réalité. Il suffit, par exemple, de construire la négation d'un énoncé métaphorique, comme en (2') :

(2') Nicole Richie n'a pas le bébé en travers de la gorge.

Enfin, comme nous l'avons vu plus haut, certains énoncés se laissent interpréter indifféremment de façon métaphorique ou non, selon leurs conditions d'usage (cf. « Les carottes sont cuites »). Il est donc difficile de soutenir que les particularités d'un énoncé métaphorique sont de nature strictement linguistique (sémantique, morpho-linguistique).

Pour tenter de s'affranchir de ces difficultés d'ordre linguistique, le pragmaticien SEARLE (1982) introduit la distinction entre « sens de la phrase ou du mot » (dire une chose : *S* est *P*) et « sens de l'énonciation du locuteur » (vouloir dire quelque chose – *S* est *R* – en disant autre chose – *S* est *P*), de nature pragmatique. C'est le décalage entre ces deux sens la caractéristique permettant de reconnaître un énoncé métaphorique. Par une série d'opérations interprétatives assez complexes, partant du sens littéral de la phrase et mobilisant des hypothèses contextuelles, l'interlocuteur parviendrait au sens qu'avait l'intention de communiquer le locuteur. L'analyse du fonctionnement des énoncés métaphoriques proposée par SEARLE rencontre, cependant, divers écueils qui sont énumérés par MOESCHLER et REBOUL<sup>6</sup>. Principalement, on reproche au modèle de Searle de ne pas éclairer, malgré toute sa complexité, en quoi le locuteur voulant dire *S* est *R*, à partir du sens de la phrase *S* est *P*, n'a tout simplement pas dit *R* est *P*, étant donné que ce qu'il voulait dire est, vraisemblablement, exprimable linguistiquement – proposition symbolisée ici par *R*. En outre, SEARLE affirme de façon contradictoire qu'une métaphore n'est pas paraphrasable, alors que cette caractéristique figure à la base de sa définition. Ainsi donc, la théorie de Searle se laisse ranger essentiellement parmi celles séparant un sens littéral et un sens figuré (comparaison dérivée) dans l'analyse de la métaphore.

Ce type de théories basées sur une vision référentielle du sémantisme et distinguant une double signification des énoncés métaphoriques, peinent à expliquer en quoi le locuteur utilise un énoncé métaphorique plutôt qu'un énoncé dit « littéral » pour s'exprimer. Ils se trouvent donc face à la difficulté de justifier la pertinence de la distinction linguistique entre sens littéral et sens figuré d'un énoncé. Afin de rechercher une signification satisfaisante à nos expressions, dont les mots ne réalisent pas forcément leur potentiel extra-linguistique en situation de communication, nous devons sortir de ce modèle sémantique et considérer le rôle référentiel attribué couramment aux signes linguistiques comme incident, c'est-à-dire comme une de leurs exploitations possibles et non obligatoires. C'est pourquoi, le premier pas pour accéder à la signification de nos expressions consiste à traiter ces items comme des suites ordinaires de signes linguistiques.

---

<sup>6</sup> Pour un résumé de la procédure interprétative des métaphores (exemple de discours figuré) selon SEARLE, ainsi que son analyse critique, cf. MOESCHLER et REBOUL (1994 : 405-407 et 409-411, respectivement).

## II. Effets interprétatifs, motivation référentielle et symbolique des expressions corporelles

### II.1 Effets interprétatifs

Comme en présence de toute séquence composée de signes linguistiques, la compréhension « littérale » des mots, entendons par ceci leur représentation conceptuelle, est un passage obligé pour l'interprétation de l'énoncé. Si on se trouve, d'ailleurs, face à l'impossibilité d'explicitier de façon satisfaisante la signification des énoncés métaphoriques avec la combinaison d'autres signes renvoyant à des concepts différents, c'est bien parce que leur signification passe tout d'abord par l'interprétation des signes qui les composent et non par celle d'autres signes. Les différents effets interprétatifs apparaissent en discours, sans que le sémantisme des mots soit modifié. La linguiste PRANDI (2002 : 73), se fondant, à son tour, dans la pensée de Davidson (1978 (1984)) souligne le caractère linguistiquement ordinaire de l'énoncé métaphorique :

[...] une expression métaphorique construit son contenu complexe en utilisant les mêmes ressources linguistiques qui rendent possible la construction de toute expression complexe signifiante. Comme toute autre phrase, la phrase métaphorique unifie une poignée de concepts atomiques dans une structure unitaire, qui met en forme un procès.<sup>7</sup>

L'interprétation de ce type d'énoncé relève donc, comme celle de tout autre énoncé, d'une affaire de pragmatique : à partir du contenu propositionnel de l'énoncé, l'interlocuteur devra émettre des hypothèses interprétatives par rapport au contexte, afin de chercher d'autres propositions (implications) pouvant être validées de façon pertinente. Par contexte, on entend l'ensemble des propositions que l'interlocuteur croit vraies et qui sont tirées de diverses sources informatives : les énoncés immédiatement précédents, les connaissances encyclopédiques qu'il a sur le monde, et l'environnement physique que partagent les interlocuteurs<sup>8</sup>. Ainsi, comme le confirme PRANDI (2002 : 75) le processus d'interprétation des énoncés dits « figurés » ne diffère pas non plus de celui des énoncés « non figurés ».

Face à tout acte de langage, indépendamment de la cohérence des contenus échangés, la question pertinente est la même. Il ne s'agit pas de se demander « Quel est le signifié de cette phrase ? », mais bien « Qu'est-ce que le locuteur veut me dire avec cet énoncé ? », ou « Quelle est la contribution de cet énoncé à ce texte particulier ? ». Pour répondre à ces questions, il ne suffit pas de décoder un signifié ; il faut réfléchir sur les motivations occasionnelles de son énonciation — il faut faire des inférences à la recherche du sens d'une action humaine. L'interprétation de la métaphore, et plus en général du discours

---

<sup>7</sup> Pour une analyse critique des théories de la double signification des énoncés métaphoriques, cf. DAVIDSON (1984).

<sup>8</sup> Cf. SPERBER et WILSON (1989).

figuré, n'est donc qu'un cas particulier de l'interprétation inférentielle d'un message contingent à partir d'une expression linguistique signifiante, comme Sperber et Wilson (1986) l'ont souligné.

Ce qui fait sans doute une des particularités de nos énoncés c'est que l'interlocuteur se trouve souvent face à l'impossibilité de valider la référence concrète des mots ou d'une partie des mots de l'énoncé. Si l'on reprend l'exemple (2), par le contenu propositionnel de « Son bébé lui reste en travers de la gorge », on se représente la gorge d'une personne, Nicole Richie, bloquée par un bébé qui est le sien. Cette phrase présuppose que le bébé a été ingurgité mais qu'il ne peut être complètement avalé. Les référents extra-linguistiques qui semblent correspondre immédiatement à cette représentation conceptuelle sont de nature concrète, physique. Cependant, d'après mes connaissances encyclopédiques sur l'expérience de la vie, il n'est pas dans la norme d'ingurgiter un bébé. Je vais donc en déduire que l'état de rester en travers de la gorge avec les procès d'ingérer et d'avalier qu'il implique (et que je me représente) ne se vérifie pas physiquement. Je dois rechercher un autre référent extra-linguistique de nature plus abstraite qui corresponde à la représentation conceptuelle de ce blocage. Je me tourne donc vers la réalité psychologique, toujours rapportée à cette personne, Nicole RICHIE, car le contenu propositionnel indique bien qu'il s'agit d'un phénomène qui est présent en elle. Or, mes connaissances me disent également qu'un bébé est quelque chose de nouveau et que son arrivée a des incidences sur la vie d'une personne qu'elle est susceptible de ne pas accepter. Je me dis donc que l'état de blocage, de non acceptation du bébé et de ce qu'il représente a, chez cette personne, une dimension psychologique. J'en conclus que Nicole RICHIE a du mal à accepter l'arrivée de son bébé dans sa vie. D'ailleurs, par l'interprétation de la suite du texte, « La copine des 400 coups de Paris Hilton a un gros coup de blues » on en arrive sensiblement à la même conclusion.

L'interprétation de l'énoncé est donc faite de conclusions que je tire à partir de son contenu propositionnel, qui reste invariable, et du contexte formé du co-texte et de mes connaissances. La distinction entre un sens « littéral » et un sens « figuré » d'un énoncé qui seraient inscrits en langue n'est donc pas justifiée. Il s'agit de deux voies interprétatives qui sont toutes deux autorisées par la langue. Certes, une deuxième particularité de ces phrases corporelles est le fait qu'elles produisent de façon récurrente des effets interprétatifs abstraits qui sont semblables d'un locuteur à l'autre. Mais ce n'est pas pour autant que l'on peut affirmer que ces expressions, aussi bien que leur interprétation imagée, sont figées en langue. Il est, cependant, légitime de se demander pourquoi ces effets interprétatifs sont communs et d'où proviennent-ils.

Comme le faisait remarquer GROSS (1996), la compréhension abstraite de certaines suites de mots peut échapper à des locuteurs non natifs de la langue. En effet, en ce qui concerne nos expressions corporelles, les locuteurs se sont, d'une part, familiarisés avec l'association de certaines suites de mots impliquant des parties du corps avec des réalités psychiques ou comportementales spécifiques, à travers l'usage quotidien de la langue : dès lors que le locuteur ne trouve pas au procès un référent extra-linguistique concret et pertinent dans la situation de communication, l'accès à

l'interprétation abstraite correspondante devient, en quelque sorte, automatique. D'autre part, les locuteurs possèdent une compréhension culturelle commune des parties physiques concernées, conditionnée sans doute aussi par l'usage de la langue. C'est pourquoi il y a plus de chances pour que les usagers natifs en arrivent à une interprétation abstraite relativement consensuelle de ces énoncés. En revanche, le locuteur natif d'une autre culture, ayant des connaissances encyclopédiques et un éclairage sur le fonctionnement du physique différents, aura plus de mal à tirer des conclusions pertinentes sur un plan plus abstrait à partir du même énoncé. Par exemple, si l'on se penche sur l'expression « faire quelque chose les doigts dans le nez », elle comporte en elle une gestuelle physique qui est associée communément à un certain état d'esprit dans la culture francophone. Du fait d'avoir les doigts dans le nez, les locuteurs de cette culture déduisent que la personne se trouve dans un moment de détente, d'oubli de soi par rapport à ce qui l'entoure. Cette interprétation physique est vérifiée et explicitée dans l'exemple (4).

- (4) Entre deux tournages, l'actrice Jennifer Garner se détend et comme tout le monde, se met les doigts dans le nez !<sup>9</sup>

Un tel éclairage comportemental du geste physique mène facilement à la compréhension abstraite de l'expression « faire quelque chose les doigts dans le nez », que nous trouvons contextualisée en (5).

- (5) Raymond Domenech a prévenu ses joueurs que la tâche ne serait pas aisée. Il les a invités à se préoccuper uniquement de la première rencontre afin de tenter de décrocher trois points.  
« C'est un match où il faudra être capable de souffrir », a-t-il dit au sujet du déplacement à Kaunas. « Ceux qui s'imaginent qu'on va aller gagner les doigts dans le nez en Lituanie, ils peuvent rester chez eux. Il faudra être physiquement et mentalement très, très solide ».<sup>10</sup>

Dans cet exemple, l'entraîneur de l'équipe de France de football, Raymond Domenech énonce les défis que les joueurs français doivent relever pour gagner leur match contre la Lituanie, équipe qui est pourtant réputée être moins bonne. Il met en garde contre la possibilité de croire au fait qu'ils vont « gagner les doigts dans le nez ». De par l'interprétation consensuelle du geste physique, on déduit que la victoire ne se fera pas forcément dans la détente. On peut également ajouter comme information menant à l'interprétation de cette expression que le fait d'avoir les doigts de la main dans le nez implique ne pas les utiliser pour concrétiser une action, ce qui va dans le sens de l'absence d'effort. Pour rendre compte de cet état d'esprit particulier lors de l'accomplissement d'une action, la culture anglo-saxonne semble plutôt se focaliser

---

<sup>9</sup> Exemple tiré de : [http://celebrite.aol.fr/stars-les-doigts-dans-le-nez-vie-publique-les-doigts-dans-le-nez/PTFR\\_48367/p-p/article\\_id/photo-star/article.html](http://celebrite.aol.fr/stars-les-doigts-dans-le-nez-vie-publique-les-doigts-dans-le-nez/PTFR_48367/p-p/article_id/photo-star/article.html)

<sup>10</sup> Exemple tiré de [http://www.emarrakech.info/Les-Bleus-sans-Patrick-Vieira-contre-la-Lituanie\\_a18476.html](http://www.emarrakech.info/Les-Bleus-sans-Patrick-Vieira-contre-la-Lituanie_a18476.html)



sur l'immobilité des mains. Celles-ci se présentent comme attachées derrière le dos dans le syntagme « with one's hands tied behind one's back » ou comme simplement inactives, en état de repos, dans « hands down » (*les mains en bas*)<sup>11</sup>. Et il est probable que la description du geste consistant à insérer ses doigts dans le nez, celui-ci n'étant pas vérifié référentiellement en situation de communication, n'évoque pas forcément une telle caractérisation comportementale chez les locuteurs anglophones et créera un sentiment d'étrangeté. De la même façon, les locuteurs francophones ne trouveront pas particulièrement éclairant le lien entre le fait d'avoir les mains ligotées et l'interprétation abstraite d'absence d'effort qui lui est couramment associée par les anglophones.

En revanche, dès que les locuteurs se trouvent face à un énoncé métaphorique dont l'interprétation demande une procédure cognitive mobilisant des connaissances contextuelles moins immédiatement accessibles dans l'expérience quotidienne et variables d'un individu à l'autre, le résultat interprétatif risque d'être moins homogène. Il serait, par exemple, difficile de s'accorder sur l'interprétation suscitée par le célèbre énoncé métaphorique de Blaise PASCAL, « L'homme est un roseau pensant » (*infra*), destiné à définir la nature de l'homme, à moins de poser des prémisses communes explicites pouvant mener à des conclusions communes. L'interprétation de cet énoncé pose alors sans doute autant de difficultés interprétatives à un natif qu'à un non natif de la langue.

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant ». (*Pensées* 347, art II, no.11-12, Librairie Victor Lecoffre, Paris, 1882).

Ainsi, même si le signifié d'une phrase peut, en principe, délivrer une multiplicité de messages imprévisibles en fonction des circonstances d'emploi<sup>12</sup>, la valeur interprétative qui est reliée au signifié de nos phrases est assez stable au sein d'une communauté linguistique. Si l'on doit parler de figement dans les expressions imagées rapportées au corps, cela concernerait, à la rigueur, leurs circonstances d'usage et leur interprétation. Mais plutôt que de figement, il serait sans doute plus juste de parler d'interprétation stéréotypée<sup>13</sup> des phrases corporelles.

Il semble donc que les interprétations abstraites des expressions ont été codées culturellement à travers l'usage de la langue, par une association régulière en contexte entre une certaine combinaison de concepts et une réalité psychique observée. Certains auteurs ont mis en exergue le caractère culturel des expressions corporelles, dont la valeur est présente dans l'inconscient collectif<sup>14</sup>. Plus particulièrement, dans « La main devant la bouche », ROSENSTEIN (1989) se penche sur certaines expressions anglaises

<sup>11</sup> Cf. RODALE (1986), entrée « swimmingly ».

<sup>12</sup> Selon SPERBER et WILSON (1989), les effets d'un énoncé métaphorique dépendent, comme dans tout autre énoncé, du contexte grâce auquel il est interprété. La constitution du contexte dépend des connaissances encyclopédiques de chaque locuteur. Les effets de la métaphore sont donc variables.

<sup>13</sup> Par *stéréotype* on entend une « Association stable d'éléments, groupe de mots formant une unité devenue indécomposable, réemployée après avoir perdu toute expressivité et avec une fréquence anormale », selon la définition donnée par le *Trésor de la Langue Française informatisé des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, art. « Stéréotype », CNRS, ATILF, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

<sup>14</sup> Cf. BEFFA et HAMAYON (1989).

en rapport avec le corps, véhiculant un jugement qualitatif. Par exemple, selon cet auteur, les connotations valorisantes de l'adjectif composite « handsome » (*hand - some*), désignant à l'origine quelque chose de facile à manier (« easily handled »<sup>15</sup>), proviennent des qualités positives attribuées aux mains par la culture anglophone. Manifestement, ce point de vue a fini par être intégré dans la signification de l'adjectif et détermine sa portée référentielle :

Il y a une association immédiate entre ce que la main peut prendre (forcément proche et convenable), ce que la main sait faire (l'habileté), et la qualité. Ajoutons que *handsome* veut dire aussi « déployé » (pour un beau bouquet de fleurs), « impressionnant par son importance (pour un héritage), « généreux » (*a handsome contribution*), « beau et bien proportionné » (*a handsome man, a handsome woman, a handsome horse*). Voilà réunies en un seul mot presque toutes les qualités des mains, qui sont donc un des fondements des valeurs morales et du sens esthétique. (ROSENSTEIN 1989 : 70)

La valeur attribuée à nos phrases corporelles repose, finalement, sur un point de vue abstrait associé, plus ou moins consciemment, à un organe ou à une partie du corps, que partagent les membres d'une communauté et qui est transmis par l'usage de la langue. Leur interprétation répond à une appréhension particulière des parties du corps qui a été cristallisée dans la langue et son usage, et qui est propre à chaque culture. C'est pourquoi, une langue répertorie certains points de vue sur l'organe à travers ses expressions. Elle n'exploite pas forcément tous ses aspects, mais seulement ceux que la culture a considéré comme saillants ou plus immédiatement accessibles. Mais peut-on déceler ce qui a motivé ces associations particulières ?

## II.2 Genèse des expressions et motivation extra-linguistique

Si l'on se penche sur l'histoire des expressions corporelles françaises, nous trouvons leur origine dans un milieu spécifique ou chez un groupe social au sein desquels on a couramment observé le phénomène décrit et on l'a nommé. À en croire les explications des dictionnaires, le monde hippique (« être/mettre sur les dents » se référant à l'animal –cf. *infra-*, « mettre à pied » se disant du cavalier), le monde du sport et du combat (« baisser les bras »), le monde du travail (« savoir sur le bout des doigts » –cf. *infra-*, la chasse (« avoir du nez », « avoir bon nez », « avoir le nez fin »)<sup>16</sup> se sont avérés des sources fécondes dans la genèse d'expressions, pour ne citer que quelques exemples :

Le cheval est sur les dents, quand, fatigué, il appuie ses dents sur le mors ; et, figurément, être sur les dents, être accablé de fatigue. Mettre sur les dents, exténué de fatigue.

*Qu'elle m'ait déconfit et mis dessus les dents*, REGNIER, *Sat. XII. La pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planches que...* MOL. *B. gent. III, 2. Le voilà sur*

<sup>15</sup> Cf. *Webster's new world ditionnary* (1990), art. *handsome*.

<sup>16</sup> Cf. REY et HORDE (1998).

*les dents*, LA FONT. **Fabl. II, 9. L'incommoder, la mettre sur les dents, LA FONT. **Mandr. Tout cet embarras met mon esprit sur les dents**, MOL. **Amph. I, 2.**<sup>17</sup>**

*Savoir une chose sur le bout des doigts*. La savoir parfaitement de mémoire. C'est une variante de *Savoir sur l'ongle*, expression traduite de l'expression latine *ad unguem* qu'Erasmus regarde comme une métaphore empruntée des marbriers qui tâtent la jointure des marbres rapportés, pour juger si elle est bien faite. (QUITARD, 1842, article « doigt »)

Dans leurs articles, les nombreux auteurs traitant de la genèse des expressions recherchent l'usage premier des phrases correspondantes dans l'histoire des cultures et de la langue et tentent ainsi d'explicitier leur motivation référentielle. Dans cette démarche, on part donc du principe que les phrases qui nous semblent de nos jours dépourvues de valeur descriptive devaient, dans le début de leur existence, se vérifier référentiellement. Ainsi, quand le cœur « bat la chamade », on a oublié que le mouvement impulsif du cœur est caractérisé à l'aide d'un terme militaire en usage dès le 16<sup>e</sup> siècle, désignant un appel de tambour ou de trompette (cf. *infra*). L'origine de l'expression, attestée en 1680 selon le *TLF*, semble donc claire, même si l'étymologie du mot « chamade » ne fait pas toujours l'unanimité.<sup>18</sup>

Étymol. et Hist. 1. 1570 *chiamade* « batterie de tambour, sonnerie de trompettes pour demander à parlementer » (Carloix, I, 36 ds GDF. Compl.); ca 1570 *chamade* (MONLUC, Commentaires, L. V [III, 21] ds HUG.); 1680 *battre la chamade* « capituler » (RICH.); 2. *battre la chamade* [en parlant du cœur] « battre très fort » (O. FEUILLET, Scènes et comédies, p. 88). Empr. à l'ital. du nord *ciamada* (FEW, t. 2, p. 730; DEI; DAUZAT73; v. ROHLFS, t. 1, § 179 et 201) part. passé fém. du verbe *ciamà* « appeler » (DAUZAT73); *ciamada* correspond. au toscan *chiamata* « appel » part. passé fém. de *chiamare* « appeler », du lat. *clamare* (*clamer\**).<sup>19</sup>

Mais il arrive que les explications données à l'origine de l'expression et/ou à sa valeur d'usage actuelle soient plus complexes et pas forcément univoques. Par exemple, selon certains studieux, l'expression « Prendre son pied » a connu diverses valeurs référentielles le long de son histoire, avant d'être associée à son interprétation actuelle, à savoir l'idée de prendre un plaisir intense. Pour des auteurs comme DUNETON (1988) ou GUIRAUD (2006), la phrase provient de l'argot du début du XIX<sup>e</sup> siècle où le « pied » (ou bien « fade », « mare », « taf », mots dont l'usage évolue parallèlement) désignait la part, ration ou compte, que les voleurs prenaient du butin pour leurs complices (cf. p. ex. *Les voleurs* de François Vidocq, 1836). Dès 1878, l'usage de « pied » désignant une « ration » au sens large est attesté dans des expressions telles que « j'en ai mon pied » (*i.e.* « j'en ai mon compte », « j'en ai marre »). Ensuite, l'expression « prendre son pied » en est venue à désigner la part de plaisir que prend une femme dans ses ébats amoureux et a acquis, enfin, l'idée de

<sup>17</sup> Cf. LITRE (1863-1972), art. « Dent », n° 5.

<sup>18</sup> Certains ouvrages, comme le *TLF* penchent pour une origine toscane, d'autres, comme le *Littré* pour une origine provençale.

<sup>19</sup> CNRS, ATILF, *TLF*, art. « Chamade ».

plaisir très vif, indépendamment du sexe. Cependant, LIS et BARBIER (2005) en donnent une description plus partielle et restreignent sa désignation à la jouissance féminine (« se dit d'une femme qui arrive à l'orgasme »), dont ils situent l'apparition dès 1920. Ils évoquent brièvement l'idée du pied comme ancien patron de mesure, à longueur variable (environ 30 cm) et à usage constant, et suggèrent un rapprochement entre l'idée de mesure et celle de longueur du pénis justifiant l'idée de jouissance. Populairement, dans les esprits, cette expression évoque l'image du bébé prenant du plaisir à porter son pied à sa bouche avec sa main. Enfin, culturellement, ce geste physique est employé dans les descriptions et représentations de la jouissance féminine depuis fort longtemps (cf. *Lysistrata* d'Aristophane, 411 av. J.-C.). Quelle est alors la véritable motivation référentielle de l'expression « prendre son pied » dans son usage actuel ? Le pied entendu comme une part de butin ? La vision populaire du bébé ? La description culturelle de la femme jouissante ? La longueur du pied associée à celle du pénis ?, etc.

À notre avis, il serait inutile de trancher sur l'une de ces justifications de type référentiel. Certes, les étymologistes ont mis en rapport, de façon plausible, une actualisation spécifique de « prendre son pied », de nature historique, avec sa valeur actuelle plus abstraite, *i.e.* l'idée de prendre du plaisir. Mais faut-il pour autant exclure la participation d'autres actualisations et images référentielles inscrites dans l'esprit des locuteurs et concourant toutes vers une idée semblable ? DUNETON (1988) lui-même explique le « boom » d'une telle expression dans les années 1970-80 par sa probable remotivation dans l'inconscient collectif à travers les images archétypiques du bébé et de la femme. Il semble donc que, dès lors que la phrase est employée en dehors d'un contexte référentiel spécifique, le fondement de sa valeur abstraite s'accorde avec les connaissances plus ou moins conscientes des locuteurs qui l'emploient. Et, quand bien même le locuteur avait en tête l'idée du « pied » comme patron de mesure quand il prononce cette phrase, il évoque, inéluctablement, le concept de *pied* et les idées et images qui lui sont associées, dont celles pouvant évoquer la jouissance.

L'intérêt pour comprendre le fondement abstrait d'une expression n'est donc pas de savoir si le procès s'est vérifié dans la réalité, mais ce que suggèrent le procès et les parties du corps qui y sont impliquées. Cet aspect est, également, mis en évidence par les difficultés que rencontrent les studieux à trouver à chaque expression une correspondance extra-linguistique précise dans l'histoire de la langue et de la culture. Le recours à la représentation du geste physique apparaît alors comme le moyen nécessaire et souvent suffisant pour mettre en lumière l'idée abstraite. Ainsi, QUITARD doit se résoudre à expliquer de façon gestuelle le fondement de l'expression « mon petit doigt me l'a dit », utilisée notamment par les parents pour signifier à leur enfant qu'ils ont accès, par leur intuition ou des moyens privilégiés, à une information qu'il garde secrète. L'étymologiste expose, à la fin de son article (1842 : 82-83), les circonstances de ce qu'il estime être le premier emploi de l'expression, mais de façon très générique et hypothétique :

Les mères et les gouvernantes connaissent bien cette locution familière, l'une des plus utiles que l'on possède à l'usage de l'enfance.

Le père Labbe dit que c'est à tort que l'on veut l'expliquer par « Mon petit dé (dé pour dex) ou dieu me l'a dit », [...]. Il est plus probable que cette phrase est venue de l'usage de porter à l'oreille le petit doigt, nommé auriculaire pour cette raison.

Un père, en y portant le sien, aura feint qu'il lui révélait quelque chose, et ce trait aura passé en coutume.

Rappelons, au passage, la célèbre simulation comique d'Argan dans le *Malade imaginaire* de MOLIERE qui illustre très explicitement le fondement gestuel de l'expression :

— ARGAN. Voyez vous la petite rusée Oh ça ça je vous pardonne pour cette fois-ci pourvu que vous me disiez bien tout.

— LOUISON. Oh oui mon papa.

— ARGAN. Prenez y bien garde au moins car voilà mon petit doigt qui sait tout qui me dira si vous mentez. [...]

— ARGAN. Il n'y a point autre chose?

— LOUISON. Non, mon papa.

— ARGAN. Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (Il met son doigt à son oreille.) Attendez. Eh! ah, ah! oui? Oh, oh! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit. (scène VIII, acte II).

Une autre expression, apparemment récente et très répandue, telle que « avoir les boules », désignant la peur, la colère et les notions apparentées, pose une énigme référentielle, du propre aveu des étymologistes. Selon DUNETON, elle serait née dans les prisons et cités (d'après ses informations, elle se disait vers 1965 à la prison de Fresnes) pour se populariser chez les jeunes après 1981. L'auteur est certain que, dans les prisons, par « les boules » on réfèrait aux testicules mais, n'ayant pas trouvé d'exemples comportant une caractérisation précise de ce syntagme nominal (qualificatifs, déterminations), la désignation référentielle de l'ensemble de la phrase lui échappe. Ainsi donc, l'usage référentiel d'origine ne lui paraît pas assez explicite pour pouvoir discerner clairement si ces « boules » réfèrent actuellement aux gonades ou aux ganglions sous la mâchoire, d'autant plus que l'on voit souvent le locuteur (ou la locutrice) prononcer l'expression en portant ses doigts sous le menton. En outre, l'apparition simultanée et l'usage de l'expression « avoir les glandes » dans des circonstances semblables n'éclaircit pas l'ambiguïté aux yeux de l'auteur. Plutôt spécialisée dans l'expression de la colère ou l'énervement (moins dans celle de la crainte), son origine référentielle lui semble aussi énigmatique. Cependant, l'auteur évoque clairement l'usage traditionnel d'« avoir les glandes » dans les milieux très populaires pour signifier qu'un enfant a les ganglions enflés<sup>20</sup>. Mais il s'abstient d'aller plus loin dans son rapprochement avec la valeur abstraite accordée aux deux

---

<sup>20</sup> Le dictionnaire *Le Nouveau Petit Robert* (1996) confirme cet usage de *glande* dans sa définition : « 2. Vielli Fam. Ganglion lymphatique et par ext. Engorgement, inflammation de ganglions lymphatiques. *Cet enfant a les glandes.* »

expressions. Pourtant cette piste physique mériterait d'être creusée. Nous en reparlerons plus loin.

Ainsi, la recherche de référents extra-linguistiques spécifiques dans la genèse des expressions corporelles apparaît certes comme un moyen supplémentaire de comprendre les divers contextes d'emploi des expressions au sein d'une culture donnée, le long de son histoire. Mais l'invocation de référents historiques particuliers, chose qui, d'ailleurs, n'est pas toujours possible, n'éclaire pas de façon synchronique en quoi le procès décrit dans la phrase aboutit à des interprétations abstraites stables. Pour ce faire, il faut en revenir à ce qu'il y a d'invariable et commun dans chaque emploi de l'expression, c'est-à-dire la partie du corps nommée. Il s'agit, ici, non pas d'étudier le concept mais les idées qui sont associées au signe. Si l'on saisit ce que représentent ces parties dans la vie corporelle et intérieure de l'homme, on pourra plus facilement accéder à la caractérisation comportementale (idée abstraite) que véhiculent les expressions.

### **II.3 Fondement somatique des expressions et valeur symbolique du corps**

II.3.1 Le symbolisme du corps humain : fonctions des organes, des parties du corps et signification comportementale.

Même si la valeur et l'usage des expressions corporelles sont de nature culturelle, elles réfèrent à des organes qui, eux, constituent des réalités objectives universelles. Elles sont donc toujours déchiffrables si on a une vaste compréhension des parties nommées et de leur fonctionnement. En portant notre réflexion sur ces organes vitaux, nous allons trouver une ou plusieurs connexions référentielles entre les aspects physique, physiologique et fonctionnel, d'un côté, et ce qu'ils représentent à un niveau plus abstrait, de l'autre côté, dans le domaine de la santé intérieure de l'homme.

(2) « **Nicole Richie a le bébé en travers de la gorge** »

Son bébé lui reste en travers de la gorge à la nouvelle maman Richie. La copine des 400 coups de Paris Hilton a un gros coup de blues.

Par exemple, pour saisir le passage entre ces deux niveaux dans la phrase « rester en travers de la gorge » (ex. (2)), il suffit de localiser l'organe de la gorge dans le corps et expliciter grossièrement ses fonctions : la gorge se situe dans la partie antérieure du cou. Elle assure la phonation, le passage de la nourriture par la bouche et de l'air qui rentre par les voies aériennes (bouche, nez) jusqu'aux poumons. Cet organe me permet donc de m'exprimer par la parole, et de prendre la vie par le souffle, l'eau et la nourriture. Quand quelque chose reste en travers de la gorge, les différentes fonctions vitales (respiration, expression, alimentation) sont entravées. On peut donc en saisir le versant comportemental et psychologique : blocage dans l'expression, difficultés à accepter quelque chose, refoulement, étouffement... L'élément perturbateur des fonctions vitales est à chercher dans des réalités plus ou moins abstraites : un objet qui ne peut être avalé, des sentiments que l'on n'exprime pas, une situation que l'on

n'accepte pas. Ces deux derniers référents sont sans doute ceux qui correspondent à l'état d'âme de la nouvelle maman dont a voulu rendre compte le journaliste. Le choix du ou des référents fait par l'interprète de l'expression est d'ordre pragmatique, en fonction de ce qui s'avère le plus pertinent sur la base de ses connaissances contextuelles (cf. *supra* II.1).

Nous allons rechercher, de la même façon, la motivation de l'expression « avoir les glandes » en nous arrêtant un instant sur l'organe et le phénomène désignés. L'expression est utilisée familièrement pour signifier un sentiment de colère provoquée par quelque chose qui est vécue comme subie. Dans l'exemple ci-dessous (6), l'entraîneur de football fait part de son énervement et, à la fois, de son impuissance, face à une situation qu'il a du mal à accepter et qu'il sent comme injuste, à savoir l'échec complet que vit dernièrement son équipe.

(6) – Dans quel état d'esprit se trouve le vestiaire ?

– Les joueurs subissent le contrecoup des premiers matches de championnat où l'on méritait vraiment mieux. Ils sont un peu abattus avec quelques idées noires et le spectre de la saison dernière qui commence à peser. Mais il ne faut avoir d'état d'âme. Pour moi c'est insupportable de se retrouver à la dernière place et il faut que ça le soit aussi pour les joueurs. Quand on est professionnel, il y a une fierté à avoir. J'ai "les glandes" quand je regarde notre classement actuel.<sup>21</sup>

Cet énoncé s'accompagne souvent d'un geste du locuteur qui porte ses mains à son cou en simulant une inflammation. Le cou a été donc choisi par les locuteurs comme l'endroit physique où se manifeste l'état intérieur. Cette partie vitale, qui renferme la gorge, fait le lien entre la tête et le corps ; elle élargit, par sa souplesse de mouvement, la vision extérieure des situations, que l'on peut observer sous plusieurs angles, et permet d'acquiescer ou dire « non » de la tête. La mobilité du cou favorise ainsi des prises de décisions d'un point de vue plus objectif. En outre, comme le fait remarquer MARTEL (2007 : 163) dans son dictionnaire des malaises et des maladies, « Tout ce qui donne la vie traverse le cou : l'air, l'eau, les aliments, la circulation sanguine et nerveuse. Il unit la tête et le corps et permet la libre expression de soi, la parole vivante (voix) et l'amour ». Un gonflement anormal de cette partie indique un cumul et une rétention des angoisses de l'individu ou des émotions, telles que la peur ou l'énervement, qui ne sont pas exprimées malgré lui. Les fonctions vitales propres au cou sont ainsi affectées : la perception de l'individu face à une situation ou une personne n'est pas objective ou réaliste ; il se sent impuissant face à elle et a du mal à agir ou à parler, de peur de heurter l'autre ou de se blesser lui-même. Il crée donc une protection en accumulant ses émotions, mais aussi de la frustration. Outre la présence de ce fondement émotif et comportemental au phénomène de gonflement du cou, on remarque que cet organe et l'évocation des glandes vont de pair physiquement. On sait, en effet, que le cou est une zone sujette à des inflammations des ganglions

---

<sup>21</sup> Exemple tiré d'une interview de Francis Gillot entraîneur de Sochaux pour [fcsochaux.fr](http://www.fcsochaux.fr), <http://www.francedufoot.net/fc-sochaux-et-nancy-f41/gillot-a-les-glandes-t3915.htm>.

lymphatiques, que la tradition populaire identifie comme des « glandes », et qu'il comporte également la glande thyroïde. Cette glande est décrite par MARTEL (2007 : 272) comme le « centre de la parole, de l'expression verbale et de la créativité », « relié à l'expression de soi, à la communication » et ayant « une action sur le système neuromusculaire ». Ainsi, tout contribue à penser que le choix fait par les locuteurs, même inconscient, de cette partie du corps comme support physique des expressions « avoir les boules » ou « avoir les glandes » n'est pas dû au hasard et apparaît, somme toute, comme naturel. Sous un éclairage de nature physique, nous voyons également le rapprochement qui a été fait naturellement entre ces deux expressions<sup>22</sup>. Enfin, nous remarquons que l'association de l'idée d'accumulation d'émotions négatives avec celle de gonflement ou avec l'idée de trop-plein est courante dans les expressions familières (cf. p. ex. « tu me gonfles », « tu me gaves »).

Le fait que les étymologistes considèrent les glandes sexuelles mâles comme l'objet référé à l'origine n'est pas incompatible avec l'idée d'une remotivation plus abstraite, qui a été opérée par le grand public dans l'usage de ces expressions, selon le ressenti collectif. Et même si certains locuteurs avaient en tête ce référent précis pour le mot « glandes » quand ils prononcent l'expression, le processus d'abstraction reste nécessaire – ce sont les traits de caractère associées typiquement à l'organe qui sont pris en compte – et le résultat interprétatif, quoiqu'un peu plus spécifique, serait semblable. L'interprétation passerait notamment par l'évocation des caractéristiques masculines qui sont couramment associées aux testicules, p. ex. le courage, la puissance, la détermination, que l'on se représenterait comme bloquées dans leur expression au niveau du cou ou à l'endroit habituel de cet organe. La valeur interprétative est donc très proche de celle obtenue à partir d'un référent moins concret. En réalité, que ce soit la glande thyroïde, des ganglions, des boules imaginaires placées au cou, ou des glandes mâles, ces éléments ont tous suffisamment de caractéristiques morphologiques et fonctionnelles communes – qualité de rondeur, idées de contenu, de contenant, de gonflement – pour pouvoir mener à une notion semblable de blocage.

Nous pouvons, également, trouver une motivation fonctionnelle et physiologique à l'expression « mon petit doigt m'a dit », employée par le locuteur pour dévoiler quelque chose d'intime concernant son interlocuteur, tout en précisant qu'il a eu un accès privilégié à cette information (cf. *supra*). Nous allons décortiquer l'expression en passant en revue la fonction de chaque organe. Nous savons, en effet, que les doigts sont le prolongement des mains. Ils sont utilisés quotidiennement pour réaliser différentes actions, telles que saisir, toucher, caresser, fabriquer, créer. C'est par eux que l'on manifeste concrètement nos pensées, nos sentiments. Appelé également « auriculaire », le petit doigt est celui que l'on porte naturellement à l'intérieur de l'oreille. Il s'avère, d'ailleurs, qu'il est physiologiquement et énergétiquement relié au

---

<sup>22</sup> Le fait que l'expression « avoir les boules » soit davantage utilisée pour exprimer la peur est peut-être dû au blocage plus fort, ressenti en cas de crainte ou d'angoisse, que suggère la rondeur explicite des boules.



cœur et à l'oreille, selon la médecine chinoise traditionnelle<sup>23</sup>. Dans l'expression, ce doigt transmet une information confidentielle à l'oreille, il « communique » avec elle. Or, justement l'oreille, en tant que canal de réception auditive, est un organe qui participe à la communication. À travers celui-ci, on peut écouter, prendre connaissance des vérités, des secrets, des mensonges. Le cœur, de son côté, est un organe à cavités musculaires<sup>24</sup>. Par ses battements, il pompe le sang chargé d'oxygène, qui circule dans tous les tissus de l'organisme. Le sang est la source de vie fondamentale et le cœur en est le moteur central. On peut donc dire que le cœur est un distributeur de vie. Le petit doigt, par ses connexions physiologiques à l'oreille et au cœur, est relié aux aspects intimes et fondamentaux de la vie –famille, amour– et à la communication. D'où le rôle qu'on lui attribue de porteur de messages intimes, tels que des secrets et des mensonges, et l'utilisation habituelle de l'expression dans le cercle familial ou entre proches.

Enfin, comment comprendre la motivation et la valeur d'expressions telles que « perdre pied », « ne pas savoir sur quel pied danser » et « prendre son pied » sans se pencher sur la morphologie de cette partie du corps et les fonctions qu'elle assure ? Si l'on s'en tient à la signification abstraite (concept) de « pied » que l'on pourrait tirer de ses applications référentielles (homme, porc, table, arbre...), on ne peut comprendre en quoi on se représente, dans un cas, quelqu'un qui n'a plus de repères ou de ligne de conduite dans une situation donnée, dans un autre cas, quelqu'un qui hésite sur deux positions et, enfin, quelqu'un qui tire un plaisir intense dans une certaine situation. En revanche, si l'on se représente le pied sous ses diverses facettes, comme ce qui nous donne le contact avec la terre, comme les organes sur lesquels reposent la totalité du corps, qui nous permettent d'avancer en les pointant vers une direction ou de nous tenir à une position, on comprend plus facilement les divers comportements qui sont caractérisés par l'usage de ces expressions.

Le lien direct entre les caractéristiques physiques et physiologiques des organes et ce qu'ils représentent dans la vie intérieure de l'homme a été étudié par des auteurs et studieux d'horizons divers tels que SOUZENELLE (2000), MARTEL (2007), DRANSART (2007), LAHY (2002). Le travail de SOUZENELLE (2000 : 13) sur le corps humain repose sur le fait que les caractéristiques de chaque organe sont le reflet d'une vocation intérieure dans la vie de l'homme.

Je compris que dans cette aventure grandiose [la vie saisie dans le temps entre la naissance et la mort], chaque membre et chaque organe du corps ont un rôle dont la fonction physiologique immédiate est la manifestation.

À travers l'étude de leur forme, de leur fonction et le déchiffrement de leurs racines hébraïques, ainsi que des grands mythes occidentaux, l'auteur attribue aux organes une

---

<sup>23</sup> Dans cette tradition, la circulation sanguine et énergétique se fait par des conduits appelés méridiens et vaisseaux secondaires (branches des méridiens). Le méridien du cœur, prolongé par le méridien de l'intestin grêle au niveau du petit doigt, relie le cœur, le petit doigt et l'oreille. Cf. MACIOCIA (2008).

<sup>24</sup> Il est intéressant de constater que les cavités supérieures du cœur sont appelées « oreillettes » et les cavités inférieures « ventricules ».

valeur symbolique qu'elle inscrit dans un système de nature ontologique. En ce qui concerne le pied, sa forme de germe ou de haricot évoque la « forme de ce qu'est l'homme à son point de départ dans sa toute potentialité lorsqu'il baigne dans les eaux matricielles ». En tant que « premier germe, le pied contient le corps tout entier », c'est-à-dire le devenir de l'homme<sup>25</sup>. Ainsi, les pieds « contiennent la totalité des énergies à accomplir ». Pareils à des racines, ils symbolisent notre féminin et ce type d'énergies sont, selon les démonstrations de l'auteur, « le flux érotique fondamental qui tend l'épouse vers son Époux » (SOUZENELLE, 2000 : 89-91), prometteuses d'un accomplissement intérieur. D'où l'association du pied avec l'idée de joie dans les expressions « prendre son pied » (décrite souvent comme rapportée au sexe féminin) ou « c'est le pied ». Bien que cette joie réfère, habituellement, à l'accomplissement d'un désir de conquête extérieur plutôt qu'à la jouissance d'un mariage intérieur, c'est cette dernière attitude qui serait plus en accord avec la nature ontologique de l'homme :

C'est pourquoi le pied, Reguel, est aussi la « fête » (peut-être « régal » ?). Et toutes les expressions populaires liées au pied, telles que « c'est le pied », « prendre son pied », etc., expriment la fête, et plus souvent une fête érotique qui n'a plus rien à voir avec la rencontre de l'Époux divin, mais qui ontologiquement promet cette rencontre. (SOUZENELLE, 2000 : 90-92)

Les parties du corps possèdent, manifestement, une double réalité signifiante : une face physique apparente et une face signifiante non visible, toutes deux indissociables. L'aspect physique est une porte d'accès à leur réalité non perceptible. Si l'on regarde de plus près les caractéristiques attribuées au symbole par les auteurs, les parties du corps se profilent de façon évidente comme des éléments symboliques. Par exemple, DURAND (2003 : 13) parle du symbole comme une représentation autonome révélant une réalité cachée :

Le symbole est une représentation qui fait apparaître un sens secret, c'est, comme dit Godet « un infini dans le fini ».

Pour SOUZENELLE, les symboles sont également des éléments observables qui incarnent une double réalité, celle appartenant au monde matériel et celle, plus abstraite, issue du monde non manifesté (des archétypes). Ils sont organisés sous forme de faisceaux résonnant avec un archétype commun qui appartient au monde non manifesté et dont ils sont les signifiants. Par exemple, le faisceau de symboles tirés du monde animal –le taureau symbolisant la fécondité, le serpent la sagesse, l'aigle la connaissance, etc.– renvoie à l'unité archétypielle des énergies vitales.

Les symboles sont les éléments de notre monde sensible dont chacun est signifiant et image de son correspondant archétypiel « en haut », le signifié. Il en porte la puissance

---

<sup>25</sup> La réflexologie plantaire part de ce même principe : elle est fondée sur l'existence de zones réflexes situées sur et sous les pieds représentant l'ensemble des organes et des parties du corps. Les orteils correspondent à la partie céphalique et le talon à ses fondements.

et vibre avec lui en même temps que toutes les harmoniques rencontrées de l'un à l'autre, du « Mi » [monde de l'unité archétypielle non manifesté] au « Ma » [monde de l'unité manifestée à ses différents niveaux de réalité] sur le même faisceau.

Le symbole (Syn-boleïn : lancer ensemble, unir) unit le « Ma » au « Mi ». Le Dia-boleïn (lancer en travers, séparer) sépare les deux mondes, laissant dans l'errance celui du « Ma », privé de sa juste référence et de sa juste puissance. (SOUZENELLE, 2000 : 21, 25)

En nous inspirant des définitions données par les différents auteurs, nous entendrons par *symbole* un élément objectif du monde manifesté (fait, phénomène, représentation) qui synthétise la référence à une réalité concrète et à une réalité abstraite. Il est une instanciation concrète d'un principe fondamental qui le sous-tend et qui appartient au domaine du non manifesté, appelé « élément archétypiel », pour reprendre l'expression de SOUZENELLE.

L'accès à la valeur symbolique des expressions corporelles passe donc par l'appréhension des multiples facettes de l'organe dont elles parlent : sa morphologie, les fonctions –physique et physiologique– qu'il accomplit chez l'homme, ce qu'il signifie dans sa vitalité ainsi que dans sa façon d'évoluer et de prendre sa place dans le monde. Ce sont là des aspects physiques et métaphysiques qui, bien que naturels chez l'homme (et sans doute à cause de cela), dépassent couramment la pensée consciente mais donnent tout le sens à nos expressions. Ainsi, les expressions révèlent toute leur sagesse et leur savoir si nous réalisons le déchiffrement de leurs symboles, ces puissants outils d'apprentissage de la vie, comme ils sont caractérisés par BETZ et JEHL (1997) :

Les symboles sont des clés qui nous permettent d'accéder à une compréhension plus profonde de la vie. Si nous voulons découvrir des réponses crédibles aux questions fondamentales de l'existence humaine, nous ne pouvons continuer à fermer les yeux sur la réalité symbolique.

### II.3.2 Vérification des versants physique et psychologique des expressions dans la réalité somatique

Le corps se montre tout entier comme un symbole universel composite. Il parle, au niveau de chaque organe, un langage symbolique. Ses troubles ou défaillances éclairent de façon évidente et objective le lien entre ce qui se manifeste physiquement dans l'organe et l'aspect comportemental et émotionnel en cause, ne relevant pas du visible. Comme le fait noter SOUZENELLE (2000 : 101), « toute maladie est signifiante », et elle précise que celle du pied, par exemple, « dénonce un faux départ dans le chemin de la croissance », étant donné la valeur fonctionnelle et symbolique de cette partie du corps (cf. *supra*). La médecine actuelle occidentale s'intéresse de près à la signification des phénomènes somatiques comme des manifestations et reflets de troubles intérieurs : par leur état de santé, les organes envoient des alertes sur la nature du déséquilibre interne. Ce point de vue sur les maladies et malaises constitue la pièce fondamentale de la pratique chez des thérapeutes comme MARTEL ou le Dr. DRANSART :

Aujourd'hui, avec l'expérience et les connaissances que j'ai acquises, je puis affirmer qu'il est impossible qu'une personne souffre de diabète sans qu'elle ressente dans sa vie, un sentiment de tristesse profonde ou de répugnance face une situation qu'elle a vécue. Pour moi, il est impossible qu'une personne souffre d'arthrite sans qu'elle soit très critique envers elle-même, quelqu'un d'autre, ou envers des situations de sa vie.

[...] à quelque chose de non visible telles que les pensées et les émotions, répond une réaction physique et mesurable, très souvent, sous forme de malaises ou de maladies. Puis-je mesurer la colère que je ressens ? Non ! Mais je peux mesurer ma température lorsque j'ai de la fièvre. (MARTEL, 2007 : 10-11)

En réalité, la cause physique d'une maladie est presque toujours un reflet, ou plutôt un « relais », de ce qui se passe sur d'autres plans. (DRANSART, 2007 : 15)

DRANSART, médecin homéopathe et phytothérapeute, raconte dans son livre, *La maladie cherche à me guérir*, le cas d'un enfant de 10 ans, Nicolas, qui lui donna de bonnes bases de réflexion sur le sens des maladies. À la sortie de l'école, cet enfant fit une grosse bêtise. Son père, qui l'attendait, lui donna une gifle magistrale devant ses camarades. Le lendemain, l'enfant se réveilla avec une grosse angine à points blancs. Cet acte du père avait causé une énorme humiliation à l'enfant, qui avait dû « ravalier sa colère ». En reprenant l'expression employée par DRANSART, et que nous avons examinée précédemment, elle « lui est restée en travers de la gorge ». En attendant les résultats cliniques, le docteur lui donna une dose « d'herbe aux poux » (lat. *Staphisagria*), un remède homéopathe utilisé pour traiter les somatismes suite à une humiliation. Ne dit-on pas, d'ailleurs, « être vexé comme un pou » ?... L'enfant connut une fulgurante guérison, alors que le laboratoire d'analyses avait trouvé la présence d'un staphylocoque doré. Au fil des ans, le Dr. DRANSART a examiné d'autres cas de germes infectieux qui semblaient intimement liés à la psychologie, comme le germe *Helicobacter* responsable de l'ulcère d'estomac et coïncidant avec un état d'anxiété concernant le « pain quotidien », les choses matérielles de la vie qui touchent le travail et la nécessité de se nourrir, ou le germe *Chlamydiae*, mettant en relation des maladies sexuellement transmissibles et une sorte de culpabilité de la chose sexuelle. Quant au staphylocoque, il le considère comme l'incarnation physique de l'émotion de la colère. L'auteur en est ainsi venu à penser que le germe observé et l'état émotionnel associé « sont les deux faces d'une même pièce » (DRANSART, 2007 : 14), l'un se présentant comme concrétisation de l'autre.

[...] l'émotion est comme une charge énergétique qui va chercher un « corps » pour se manifester. Il se trouve toujours un « agent » qui incorpore et concrétise notre réalité subjective, parce qu'il est dans la nature de nos réalités psychologiques de chercher un relais par lequel elles pourront s'exprimer. (2007 : 15)

Les « deux faces » de la maladie de l'organe dont parle DRANSART nous ramène à la nature symbolique du langage du corps déjà évoquée. D'ailleurs, de cette expérience narrée par l'auteur, nous pouvons rassembler, comme composants d'un faisceau symbolique, quelques réalités manifestées reliées à la notion de colère, telles

que le staphylocoque (du grec, Staphylo, « raisin », nous rappelant « les raisins de la colère »<sup>26</sup>), le raisin sans doute, le pou...

Le corps physique est donc une passerelle pour comprendre des messages intérieurs. Et nous avons vu, à travers ces exemples, à quel point les expressions rapportées au corps font une description psychosomatique pertinente, car elle est fondée sur la valeur symbolique des parties du corps et de leur langage. Nous avons pu remarquer dans l'apparition d'une angine blanche dans la gorge d'un être humain, le versant somatique redoutable d'une « colère ravalée » qui lui est « restée en travers de la gorge ». Parmi ses nombreux exemples, DRANSART parle encore d'une dame qui avait mal à la tête depuis trois ans et qui se sentait « en permanence la tête prise ». Et, effectivement, à la question du Docteur « Qu'est-ce qui vous prend la tête ? » suivie de « Que vous est-il arrivé il y a trois ans ? » la dame prit conscience que, depuis ce laps de temps précis, elle ne cessait de penser à une brouille avec son frère après le décès de son père, et à une question d'héritage, dont elle ne s'était jamais remise. C'est ce qui lui prenait la tête, découvrait-elle. Cette sensation physique était à l'image de l'attitude mentale qu'elle adoptait. Dans ce cas, l'expression s'est vérifiée référentiellement dans sa description physique et sa valeur psychique correspondante.

MARTEL et DRANSART soulignent, dans leurs ouvrages respectifs, l'importance, pour la compréhension du message véhiculé par la partie malade, de la prise de conscience du lien entre le diagnostic physique (la description de l'organe affecté, ou bien ce qui est dit de l'organe dans l'expression corporelle dans notre cas) et ce que cela implique comme dysfonctionnement au niveau psychique, émotionnel ou comportemental. Ils ajoutent que cette compréhension de la part du patient est un élément indispensable dans une démarche de guérison.

*Par la maladie nous nous parlons à nous-mêmes, nous prenons notre corps à témoin: la douleur, la lésion, sont l'exact reflet des émotions que nous ressentons. Le sentiment se transforme en sensation : ça nous démange, ça nous ronge, c'est une douleur sourde, mais qu'est-ce qui nous démange, qu'est-ce qui nous ronge, et... à quoi cette douleur est-elle sourde ?*

Nous souffrons sans savoir pourquoi, comme s'il nous manquait la clé... Et comprendre ce qui se dit là, *écouter sa maladie comme un langage intérieur* est un premier pas vers la guérison. (DRANSART, 2007 : 9,10)<sup>27</sup>

Alors, si je prends conscience des pensées et des émotions qui ont amené le malaise ou la maladie à se développer, se peut-il qu'en changeant mes pensées ou mes émotions, je puisse recouvrer la santé ? J'affirme que oui ! (MARTEL, 2007 : 11)

---

<sup>26</sup> Nous apprenons aussi dans l'ouvrage de DRANSART (2007 : 14) que le docteur britannique Edward BACH (1896-1936) utilisait la fleur de vigne pour traiter les emportements violents et colériques, comme ceux que peuvent avoir les alcooliques qui s'emportent.

<sup>27</sup> C'est l'auteur qui souligne.

LAHY (2002 : 15) attire également notre attention sur l'importance de déchiffrer les messages symboliques émis par des émotions non surpassées sous forme de douleurs dans les parties du corps, afin de remonter à la source affective du malaise.

Une émotion du passé dont nous n'avons pas tiré la leçon, donc non résolue, émettra des messages allusifs, puis enverra des émissaires que nous ressentirons dans notre chair sous l'aspect de douleurs et de malaises. [...] Chacun des mots que les émissaires apporteront devra être analysé et transposé. L'endroit où surgira le messager sera révélateur d'une clé symbolique essentielle. Un symbole peut provoquer la réminiscence d'un symbole similaire.

Les expressions corporelles apparaissent donc comme des synthèses faites par les cultures des messages symboliques envoyés par le corps et, à la fois, et par conséquent, comme l'outil pour décrypter les messages du corps dans leur versant intérieur. Elles trouvent leur raison d'être dans le sens profond du corps et elles en sont le révélateur. Ainsi, la lecture dite « métaphorique » de phrases impliquant les parties du corps n'est autre que l'accès, à travers une porte aménagée par la culture, au versant non manifesté, mais tout aussi réel, de la symbolique du corps. C'est ainsi que ces phrases renseignent sur la signification « cachée » qu'incarnent les organes.

Quelle est alors la différence, en termes d'actualisation, entre une lecture mettant en évidence une réalité abstraite, et une autre lecture plus concrète, référant à la réalité physique ? De quelle façon ces deux types de lecture sont-ils activés ?

### **III. La nature symbolique du corps comme lien entre la lecture référentielle et la lecture abstraite**

Les parties du corps relèvent de trois domaines de la réalité : elles ont une matérialisation concrète, elles sont encodées psychiquement sous forme de signes linguistiques et sont rattachées, par leur faisceau respectif, à un archétype dans le système symbolique. On peut dire que ce sont des unités à la fois référentielles, linguistiques et symboliques. Elles synthétisent, en somme, les aspects que l'individu inscrit en lui simultanément quand il vit une expérience affective ou « commotion inconsciente », selon la description de LAHY (2002 : 16):

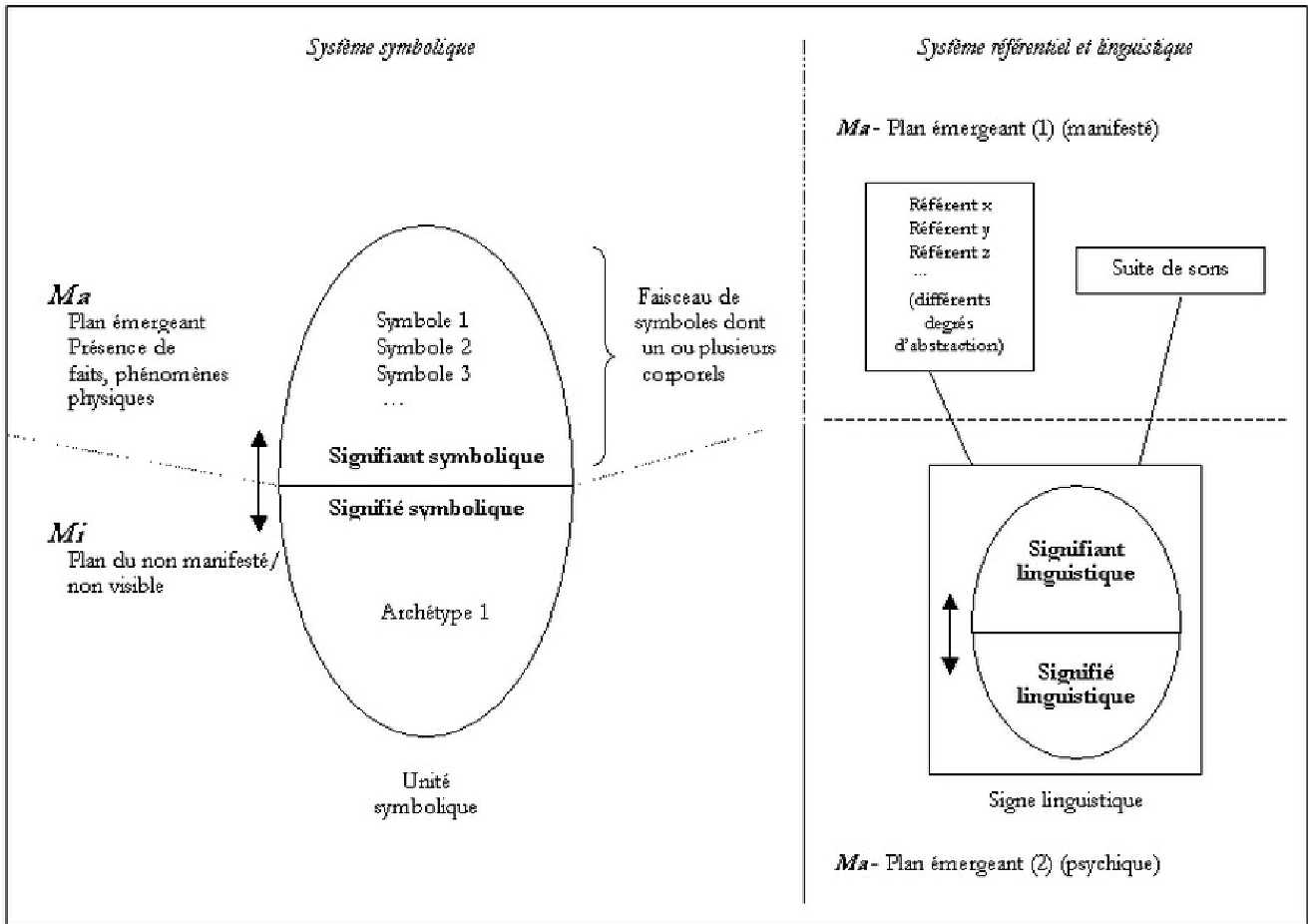
La commotion inconsciente est mémorisée sous son aspect émotionnel, affectif (qui, d'ailleurs nous affectera), énergétique ou concret (symbole) et sous son aspect représentatif ou abstrait (signe).

De la même façon, lorsque le son correspondant à une partie du corps est prononcé (et écouté) –réellement ou mentalement– par les locuteurs de la langue, ces trois facettes de leur réalité –linguistique (signe), physique (corps) et psychique (émotions, affects)– sont invoquées. LAHY (2002 : 15) illustre le pouvoir évocateur des mots en les assimilant à des noms de fichiers que l'on ouvre quand ils sont prononcés, contenant des expériences émotionnelles, affectives.

Les mots que nous employons sont comme les noms des fichiers contenant nos expériences. C'est pourquoi il est si important de savoir mettre un nom sur chaque sensation.

La connexion qui est ainsi opérée, par la facette linguistique, avec la réalité symbolique de la partie du corps rend possible une lecture physique et une lecture plus abstraite (relevant de l'émotionnel, affectif ou comportemental).

Afin d'avoir un aperçu général du fonctionnement symbolique des parties du corps tel que nous l'avons exposé, et en nous inspirant notamment de l'ouvrage de SOUZENELLE, nous avons élaboré un schéma rendant compte des liens entre les systèmes symbolique, linguistique et référentiel (cf. *infra*). Dans une lecture physique, le symbole corporel, appelons-le « Symbole 1 », trouve un référent matériel dans le monde sensible du plan émergeant manifesté, à travers le signe linguistique, relevant, quant à lui, du plan psychique : la partie du corps nommée est alors associée à un objet particulier (p. ex. « Référent x »). En revanche, l'absence d'un référent matériel en situation de communication déclenche l'appréhension du symbole corporel dans sa face abstraite, trouvant son actualisation dans la réalité psychologique ou comportementale de l'homme (p. ex., « Référent z »). On remarque ainsi que les phrases corporelles sont de nature purement descriptive. Mais, contrairement à ce qu'ont pu énoncer certains linguistes, l'interprétation abstraite ne repose pas sur une quelconque altération des propriétés sémantiques de la phrase, par laquelle les signes sont privés de leur capacité référentielle. Lecture physique et lecture intérieure sont, en réalité, les deux faces référentielles d'un même phénomène symbolique qui trouve sa source dans son archétype correspondant. Les deux sont présentes en puissance dans la phrase. Selon le contexte d'emploi, l'une ou l'autre référence est activée lors de l'interprétation de l'énoncé, sans que ce fait invalide la pertinence de l'un ou l'autre versant potentiel.



Organisation des systèmes signifiants mis en jeu dans la compréhension des parties du corps <sup>28</sup>

D’ailleurs, comme nous l’avons vu, certaines situations communicatives se prêtent à une double exploitation référentielle de l’énoncé, symptôme discursif de la non exclusivité des deux réalités symboliques. Et lorsque ce fait est remarqué par les locuteurs, les deux possibilités référentielles du symbole sont mises en évidence par l’emploi d’expressions méta-interprétatives du type « c’est le cas de le dire » (cf. exemple (1) *supra* : *J’ai « les boules » c’est le cas de le dire*). Le symbole se montre alors aux locuteurs dans toute son unité.

<sup>28</sup> Il ne s’agit là que d’une première tentative pour structurer des domaines signifiants impliqués dans une lecture compréhensive de parties du corps. Cette proposition est, bien évidemment sujette à des modifications et précisions en fonction de recherches ultérieures.



## Conclusion

Après cet aperçu du fonctionnement des phrases corporelles, nous pouvons affirmer que la distinction entre un sens figuré et un sens littéral n'est motivée ni linguistiquement ni sémantiquement. C'est en contexte communicatif qu'une interprétation strictement physique du procès, ou bien intérieure est activée, les deux pouvant coïncider. Cette double possibilité d'attribution référentielle (concrète ou abstraite) ne provient pas d'un détournement quelconque du sens des mots, mais est fondée sur la valeur symbolique dont sont chargés les organes du corps. Cette valeur symbolique a été cristallisée et montrée par la culture dans l'usage de ces phrases décrivant un état ou une action physique, qui ont été systématiquement associées à des comportements ou états d'âme particuliers. Mais ce fait ne nous permet pas non plus de parler d'expressions figées linguistiquement. Nous nous rendons compte, en réalité, que l'association faite par les usagers de la langue entre les phénomènes physiques décrits dans les expressions et leurs phénomènes comportementaux correspondants n'est pas arbitraire. Cependant, la piste étymologique qui consisterait à chercher à la phrase un référent extra-linguistique d'origine –démarche qui, d'ailleurs, ne semble pas toujours aboutir– n'éclaire pas essentiellement le fondement de l'interprétation abstraite ou le mécanisme assurant le passage d'une interprétation à l'autre. Il nous semble, en revanche, que l'interprétation plus abstraite est clairement motivée par les caractéristiques physiques, physiologiques et fonctionnelles caractérisant la partie du corps impliquée dans l'expression : le corps révèle à travers ses parties et organes physiques des états intérieurs de l'homme. Ce dernier aspect est confirmé par la nouvelle approche de la médecine occidentale, selon laquelle les malaises et les maladies sont considérés, de plus en plus, comme des manifestations précises et, à la fois la conséquence, de dérèglements émotifs, sentimentaux ou de troubles intérieurs provenant d'expériences vécues. Les organes corporels apparaissent ainsi comme des unités symboliques et les maladies comme des révélateurs de leur valeur. En tant que symboles, ces unités sont des éléments du monde sensible renfermant une double identité –matérielle et abstraite– indissociable. Elles sont rattachées, chacune dans son faisceau de symboles, à un principe fondamental relevant du monde non manifesté (unité archétypique) dont elles sont une concrétisation. Le signe linguistique n'est qu'un « habit », identité psychique présente dans la mémoire, qu'emprunte le symbole corporel pour rendre ses réalités accessibles à travers le langage. Une phrase impliquant dans son contenu les organes du corps véhicule, par là-même, les deux versants symboliques –visible et non visible– d'un phénomène somatique.

La culture a mis en évidence, à travers l'usage récurrent de la langue, la valeur symbolique des parties du corps et de leur langage et a donné aux locuteurs, ce faisant, la clé de leur déchiffrement.

## Références bibliographiques

- BEFFA M.-L., HAMAYON, R. (dir.), 1989, *Les figures du corps*, Société d'Ethnologie, Nanterre.
- BETZ, O., JEHL M.-B., 1997, *Le monde du symbole. Pour une compréhension approfondie de la vie*, Dangles, Paris.
- CNRS, ATILF, *Trésor de la Langue Française informatisé des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.
- CHEVALIER J.-C., 1980, « Mot et sens du mot », in *Langage et psychomécanique du langage, Études dédiées à Roch Valin*, Joly A., Hirtle W. H. (eds), Presses Universitaires de Lille, Lille, pp 75-86.
- DAVIDSON D., 1984, « What metaphors mean », in *Critical Inquiry* 5 (1978), réimpr. in Davidson D., *Inquiries into Truth and Interpretation*, Clarendon Press, Oxford, pp 254-264.
- DICTIONNAIRES LE ROBERT, 1996 (1993), *Le Nouveau Petit Robert*, Paris.
- DRANSART P., 2007, *La maladie cherche à me guérir*, tome 1, Editions Le mercure dauphinois, Grenoble.
- DUNETON C., 1988 (1978), *La puce à l'oreille: anthologie des expressions populaires avec leur origine*, Balland, Paris.
- DURAND G., 2003, *L'imagination symbolique*, PUF, Collection Quadrige, Paris.
- GROSS G., 1996, *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*, Ophrys, Paris.
- GUIRAUD P., 2006 (1978), *Dictionnaire érotique*, Payot & Rivages, Paris.
- JOLY A., HIRTLE W. H. (eds), 1980, *Langage et psychomécanique du langage, Études dédiées à Roch Valin*, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- KLEIBER G., 1999, « De la sémantique de la métaphore à la pragmatique de la métaphore » in *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Kleiber G., Charbonnel N. (dir.), PUF, Paris.
- KLEIBER, G., CHARBONNEL N. (dir.), 1999, *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, PUF, Paris.
- LAHY G., 2002, *La voix du corps. Introduction à la Bioherméneutique, Sagesse thérapeutique des kabbalistes*, Éditions Lahy, Roquevaire.
- LAPAIRE J.-R., 1994, « Le vide et le plein dans l'étude du langage », in *Modèles linguistiques*, 15, 1, ENSAM, Lille, pp 119-130.
- LIS M., BARBIER M., 2005, *Le franc-parler*, Éditions de Vecchi, Paris.
- LITRE E., 1863-1972, *Dictionnaire de la langue française*, Hachette, Paris.
- MACIOCIA G., 2008, (traduit par Sylviane Burner), *Les principes fondamentaux de la médecine chinoise*, Elsevier Masson, Paris.
- MARTEL J., 2007 (2003), *Le Grand dictionnaire des malaises et des maladies*, Éditions Quintessence, Aubagne (France) - Québec (Canada).
- MOESCHLER J., REBOUL A., 1994, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Éditions du Seuil, Paris.
- OCHOA SANTAMARÍA I., LÓPEZ SOCASAU F. (eds), 2000, *From lost to the river*, Temas de hoy, Madrid.

- PRANDI M., 2002, « Métonymie et métaphore : parcours partagés dans l'espace de la communication » in Bonhomme, M. (dir.), *Figures du discours et ambiguïté*, Semen 15, Presses Univ. Franche-Comté, pp 71-82.  
<http://semen.revues.org/document2386.html>.
- QUITARD P.-M., 1842, *Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des proverbes et locutions proverbiales des autres langues*, Bertrand, Paris, Levrault, Strasbourg.
- REY A., HORDE T. (dir.), 1998, *Dictionnaire Historique de la Langue Française*, 3. vol., Le Robert, Paris.
- RODALE J.I., URDANG L., LA ROCHE N. (eds), 1986 (1978), *The synonym finder*, Grand Central Pub, New York.
- ROSENSTEIN J., 1989, « La main devant la bouche », in *Les figures du corps*, Beffa M.-L., Hamayon R. (dir.), Société d'Ethnologie, Nanterre.
- SEARLE J. R., 1982, *Sens et expression*, Éditions de Minuit, Paris, version française de 1979, *Expression and meaning*, Cambridge University Press, Cambridge.
- SOUZENELLE A. de, 2000 (1974), *Le symbolisme du corps humain*, Albin Michel, Paris.
- SPERBER D., WILSON D., 1989, *La pertinence. Communication et cognition*, Éditions de minuit, Paris, version française de 1986, *Relevance. Communication and cognition*, Basil Blackwell, Oxford.
- WEBSTER'S NEW WORLD DICTIONNARY, 1990, *Warner books paperback edition*, New York.